

- Le Champ St Père (Vendée) -

Les résidents du Foyer Logement racontent



leur Seconde Guerre Mondiale



Georgine Hervé (née Gorges) est née le 26 septembre 1919. Pendant la guerre, elle a vécu à Lairoux et aux Pineaux St Ouen. Son mari était à l'époque gendarme aux Sables d'Olonne.



Marie-Thérèse Daviet (née Valot) avait 13 ans lorsque la guerre a débuté. Elle résidait aux Noues du Tablier.



Michel Herbreteau est entré en résistance à l'âge de 18 ans. Il est originaire du Retail à Mareuil /Lay. Il a reçu la croix du combattant pour son engagement.



Michel Breaud avait 13 ans en 1940 lorsque que les allemands sont venus occuper l'école St Pierre où il était élève. M. Breaud habitait Noailles, il fut ensuite directeur de cette même école.



Colette Papin (née Traineau) habitait aux Moutiers les Mauxfaits pendant la guerre.

Au cours de la 2^{nde} Guerre Mondiale, celui qui allait devenir son mari était ouvrier S.T.O.



Fernand Barreaud est né le 21 septembre 1916 à Montreuil (Vendée). Durant la seconde Guerre Mondiale, il fut prisonnier de guerre.



Josette Barreaud (née Pouponnot) avait 20 ans lorsque son futur époux Fernand est parti à la guerre. Elle habitait Montreuil également.



Edith Raffin (née Favreau) avait 17 ans en 1939 et travaillait dans une banque aux Sables d'Olonne. Par la suite, elle fut directrice de la résidence Beauséjour à Champ St Père.

Ce sont les cloches (le tocsin) qui ont annoncé la mobilisation des troupes le 1^{er} septembre 1939 avant la déclaration de guerre du 3. Alors tous les hommes qui avaient fait leur service militaire devaient se rendre en mairie dans les deux jours suivants. Ceux qui ne venaient pas étaient considérés comme des déserteurs. Tous les chevaux ont été réquisitionnés et envoyés à Luçon sur la place du Champ de foire ou ils « crevaient de faim » selon M. Herbreteau. A Champ St Père, on commençait à parler de cette guerre. M. Breaud se rappelle que son instituteur leur racontait que << si Hitler construisait des tanks et des canons, ce n'était pas pour les mettre en conserve >>.

Le 10 mai 1940, M. Breaud, alors élève à l'école de St Pierre, était en train d'écrire le mot « allemand » lorsqu'un orage est survenu. La foudre est tombée sur le calvaire érigé en mémoire des soldats morts en 14-18. Pour M Breaud , cet évènement était prémonitoire . En effet, les Allemands sont arrivés dans la région quelques semaines plus tard. Dans les premiers mois, c'était une « drôle de guerre », les troupes ne se battaient pas. Mais ensuite la France qui n'était pas prête à combattre a subi une véritable débâcle.

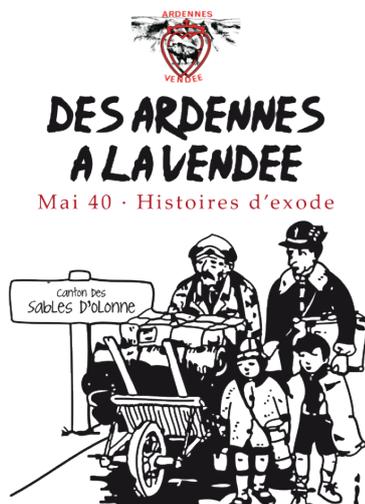
A Champ Saint Père et dans les alentours, ce n'est que quelques jours après l'armistice du 22 juin 1940 signé par le maréchal Pétain que les villageois ont appris la défaite. Ce sont les quotidiens régionaux, « Le petit Parisien » et le « Phare » qui ont apporté la mauvaise nouvelle.



Une classe de l'école St Pierre en 1942.

Mlle Marie-Ange Guyet, l'institutrice remplaçant son père parti à la guerre.

Mais depuis quelques jours déjà, des familles péroises ouvraient leurs portes aux nombreux réfugiés ardennais qui avaient fui les Allemands. Mme Hervé se souvient qu'elle avait accueilli « deux gamines ». En effet, tout le département de la Vendée était décrété comme le département d'accueil des Ardennais.



M. Bretaud se rappelle que les Allemands sont venus occuper l'école St Pierre. Ils avaient tracé une ligne pour séparer la cour de récréation. Les soldats du Führer étaient très corrects avec les écoliers mais ils leur faisaient quand même un peu peur car ils portaient tous une baïonnette. De plus, la langue de Goethe leur était tellement étrangère qu'ils n'étaient pas rassurés.

Mais parfois, les cancre osaient-ils les insulter ? Bien sûr mais en cachette, ils les surnommaient les « boches », les « frisés » et même les « doryphores » du nom des insectes mangeurs de pommes de terre.



Il est même arrivé qu'un jour une dame devant l'épicerie de Champ St Père aurait dit, en voyant les Allemands traverser la rue : « Oh ! Ces satanés doryphores, il y en a partout ». Malheureusement, un des soldats, comprenant la langue française, aurait répliqué : « C'est exact ! Lorsqu'ils auront mangé toutes les feuilles de pommes de terre, il ne vous restera plus rien à manger ». Faisait-il allusion à la nourriture réquisitionnée par les troupes allemandes ? Certainement.

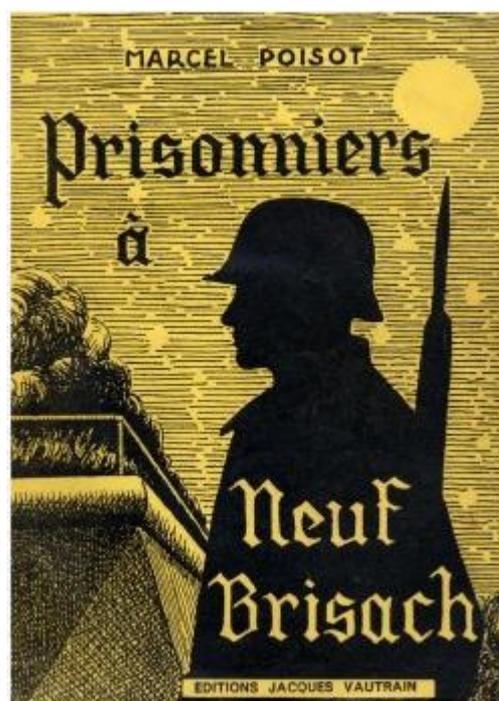
Plus la guerre continuait, plus les conditions de vie étaient compliquées. La nourriture venait à manquer. C'est pourquoi, les gens ont commencé à faire du marché noir.

Ils échangeaient parfois de la laine contre du tissu pour en faire des vêtements. La mère de Mme Hervé n'hésitait pas à pédaler plus de 90 km à bicyclette de Lairoux jusqu'à Cugand pour troquer la laine que son mari, berger, récupérait. Mme Raffin, elle, participait à ces échanges sur le port des Sables d'Olonne.

La nourriture récupérée était très souvent expédiée aux prisonniers dans les camps d'emprisonnement. Par méfiance, les Allemands ouvraient les colis avant de leur donner. Il est même arrivé à M. Barraud que la confiture et les sardines envoyées par ses parents soient mélangées. C'est avec émotion que ce dernier évoque ces douloureux souvenirs.

En effet, Fernand Barraud après la débâcle des français en 1940 a du subir les atrocités des Allemands. Tout d'abord, il a été emprisonné à Neuf-Brisach avec 75 000 autres soldats français où ils ont vécu quelques mois sans être lavés et rasés. Pour seule occupation, ils comptaient leurs poux et leurs puces. Un jour, les allemands ont eu l'idée de les mettre à nu dehors en les « tondant comme des moutons ». Ils ne se reconnaissaient même plus. Ils avaient l'impression de ne plus avoir d'identité car ils n'avaient plus de nom mais un matricule. Fernand Barraud est devenu alors le n° 35.485.

Ensuite, il a été baladé de Strasbourg jusqu'en Hollande avant de revenir en Allemagne, à Solingen exactement. Dans cette ville, il a dû travailler en tant qu'ouvrier sur les routes, puis il a été jardinier. C'est là où il s'est amusé à détruire le matériel pour embêter son patron nazi. Il a, avec un camarade, scié des roues de brouettes, cassé des pots, augmenté la température des serres pour faire pourrir les concombres,... Comme sanction, il était privé de nourriture pendant quelques jours. Plus que pour s'amuser, ces bêtises leur permettaient d'oublier leur douloureuse condition de vie.



M. Barraud, prisonnier de guerre



Jardinerie à Solingen "Gärtnerei Wilhelm Selferr"



Ouvrier sur les routes de Solingen



Jardinier



Pendant ce temps, sur le territoire français, certains de nos compatriotes ont collaboré avec l'ennemi. Parmi eux, beaucoup l'ont fait par crainte des Allemands mais d'autres étaient très proches des idées nazies. Aux Sables d'Olonne, le directeur de banque dans laquelle travaillait Mme Raffin était un « collabo » pro-allemand. Celui-ci ayant entendu que les Allemands recherchaient des résistants dont le frère de Mme Raffin, n'a pas eu de scrupule pour la dénoncer. Elle a alors été convoquée à la Kommandantur où elle a été poussée à bout jusqu'à être menacée de déportation avec ses parents. Elle a tout de même menti pour protéger son frère, Charles Favreau, maquisard dans la forêt de Mervent. Elle se souvient de la peur qu'elle a ressentie face aux menaces verbales. Mme Raffin garde également un souvenir horrible de son entrée dans ce lieu. Elle a été marquée par les soldats bardés d'armes et par la croix gammée qui ornait le fond de la pièce. Depuis elle ne peut regarder cette croix sans pleurer. Elle n'a pas eu le malheur d'être déportée et se souvient que son directeur lui a connu une fin plus tragique après avoir été emportée par les FFI à la libération des Sables.

Chaque témoin de cette époque doit certainement se rappeler de certains voisins qui ont pu trahir la Patrie. Mais était-il facile de s'opposer aux envahisseurs qui parfois menaçaient de mort ou de déportation ou qui arrivaient en sauveur des populations abandonnées ?

AVIS

Toute personne du sexe masculin qui aiderait directement ou indirectement les équipages d'avions ennemis descendus en parachute ou ayant fait un atterrissage forcé, ou favoriserait leur fuite, les cacherait ou leur viendrait en aide, de quelque façon que ce soit, sera fusillée sur-le-champ.

Les femmes qui se rendraient coupables du même délit seront envoyées dans des camps de concentration en Allemagne.

Les personnes qui s'empareront d'équipages contraints à atterrir ou de parachutistes, ou qui auront contribué par leur attitude à leur capture, recevront une prime pouvant aller jusqu'à 10.000 francs. Dans certains cas particuliers, cette récompense sera encore augmentée.

Paris, le 24 Septembre 1941.
Der Militärbefehlshaber
in Frankreich,
Von Stülpnagel,
General der Infanterie.

**POPULATIONS
abandonnées,**



**faites confiance
AU SOLDAT ALLEMAND!**

Au cours de cette guerre, la résistance s'est organisée petit à petit en Vendée. Pour Michel Bretau, tout le monde était résistant à sa manière. Mais dans notre département, c'était difficile d'être résistants car le relief n'était pas propice à la constitution de maquis ; on manquait d'armes et surtout la Vendée grouillait d'Allemands.

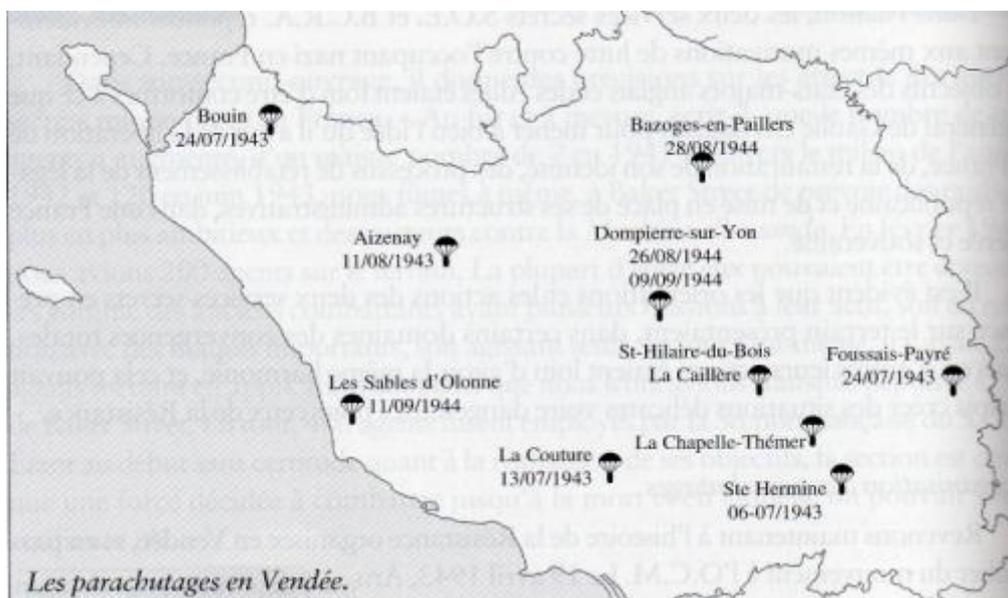
Quelques hommes ont pourtant eu le courage de résister. Michel Herbretaud a fait partie de ces hommes. Habitant au Retail à Mareuil Sur Lay, il se souvient s'être caché dans les forêts notamment à la Vergne de St Florent des Bois, à l'Aiguillon sur Mer et à Marans (Charente-Maritime). Avec quelques camarades, il a formé le maquis L4, maquis de la résistance vendéenne fondé par Alcide Auguste.

Aidés par les villageois, les maquisards avaient pour objectif de couper les lignes de communications des Allemands. Le capitaine Auguste évoque dans son livre « Regards sur la résistance luçonnaise et le maquis L4 » quelques anecdotes. Un jour, par exemple, ils ont dû couper une ligne au nord de Mareuil Sur Lay. Pour cela, ils étaient cachés chez M. Vrignaud, le fermier de la Bodinière à Rosnay où ils étaient ravitaillés par le boucher et par M. Gréaud, le sympathique secrétaire de Mairie.



A St Denis du Payré, le groupe L 4, a occupé la ferme du domaine Buchenoist du 28 août 1944 au 4 octobre 1944. Le commandement du groupe était confié à Claude Morin. Le 24 août les Allemands réoccupaient Luçon avec 400 hommes. C'est dans cette ferme que le groupe s'est installé le 28 à l'aube. Une centaine d'hommes et six prisonniers allemands se sont installés dans les granges et les dépendances. Le 17 septembre, date officielle de la libération de la Vendée, le groupe est réparti dans les six compagnies du 4ème bataillon qui entrera dans la composition du 93 Régiment d'Infanterie qui prendra position dans les environs de La Rochelle pendant l'hiver 44-45.

Pour que les résistants puissent combattre, les Alliés ont dû parachuter des containers d'armes et de médicaments. La Couture a été le lieu de l'un de ces parachutages. Le 13 juillet 1943, après avoir entendu le message de la BBC « Pourquoi me réveiller au souffle du printemps ? », les résistants yonnais ont organisé la zone de largage en bordure du Lay. Ils ont ainsi pu récupérer trois containers et les armes ont été cachées chez Georges Petit, au Bois Roquet.



Les Alliés bombardaient également les lignes de chemin de fer et les gares pour empêcher la circulation des munitions allemandes. Champ St Père a subi deux bombardements. Le 23 juin 1944, un avion a attaqué l'Express, train qui se rendait à Nantes, et a mortellement blessé une dame de l'abbaye de Jard sur Mer, Mme Rousseau. Michel Bretauud se souvient avoir vu l'avion piquer sur le train alors qu'il s'en allait cueillir des cerises, son échelle sur l'épaule.

Puis le 14 août suivant, quatre avions américains attaquèrent, à la gare, un train allemand de 14 wagons d'obus. Les explosions pendant deux heures, occasionnèrent de lourds dégâts matériels sans accident de personnes.



Gare de Champ St Père après le bombardement

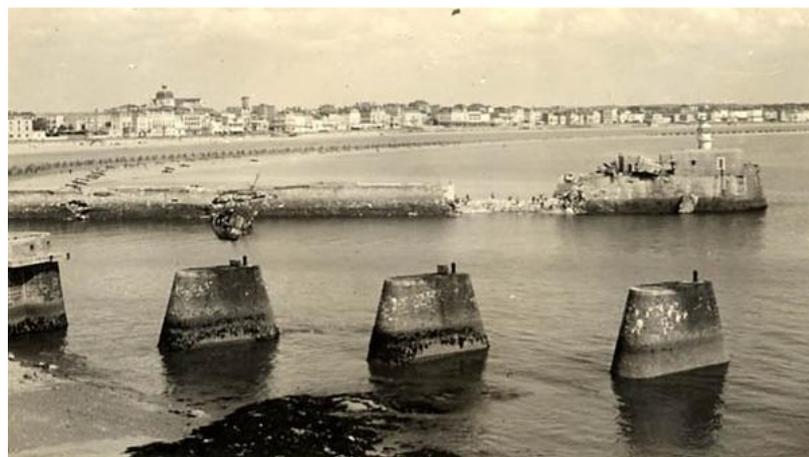
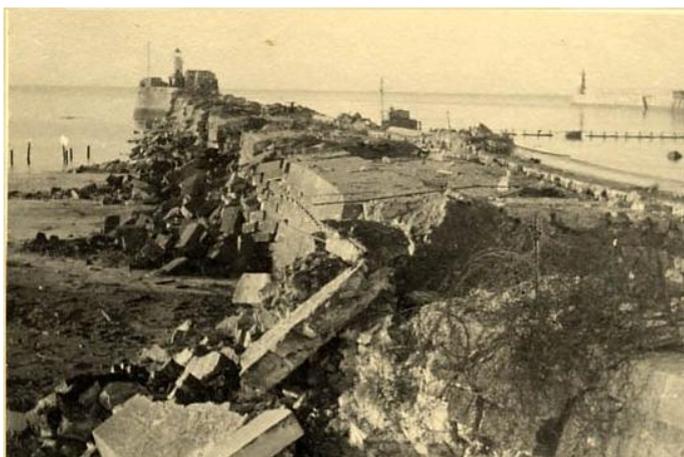


Lors de ce bombardement, des balles avaient sifflé au-dessus du Couvent (actuellement centre des Tilleuls). Les sœurs, apeurées, avaient emmené leurs élèves dans les bois de la Gaudinière, puis les avaient envoyés en vacances dès le lendemain.



Couvent de Champ St Père

Suite au débarquement des Alliés en Normandie en juin 44 et grâce au travail des résistants, la Vendée sera bientôt libérée. La première ville de Vendée délivrée fut les Sables d'Olonne, le 28 août 1944. Avant de partir des Sables, les Allemands ont saccagé le port et la jetée.



Les Sables d'Olonne après le départ des Allemands

Malgré cela, les Sablais ont fêté leur départ et donc la libération de la commune au son de l'accordéon, en organisant un bal populaire de trois jours. Selon Mme Raffin, ce furent « trois jours fous ».



Scène de joie dans le port des Sables

L'ensemble du département sera officiellement libérée le 17 septembre 1944 et de nouveaux responsables vont devoir gérer la Vendée. Un conseil départemental de la Libération (CDL) est mis en place et un nouveau préfet, Léon Martin est désigné. Ce dernier vivait alors comme retraité à Champ St Père. Il fut, avant 1914, secrétaire de Georges Clémenceau. Dans toutes les communes de Vendée des fêtes de la Libération seront célébrées en présence des autorités départementales et locales. Ces célébrations comprennent très souvent un défilé militaire avec les résistants.



Pour autant, la guerre n'est pas finie car l'armistice n'est pas encore signé. Celui-ci ne sera effectué que le 8 mai 1945 et paraphé par un illustre vendéen, le général De Lattre de Tassigny, à Berlin. Les prisonniers de guerre ont alors pu revenir dans leur pays natal. A Champ St Père, on a célébré une Fête du retour le 5 août 1945.

Par la suite, on a également rendu hommage aux combattants morts pour la France. Le monument aux morts de Champ st Père rappelle aux jeunes générations que 7 pérois ont sacrifié leur vie pour la nation.



Inscription au dos du monument aux morts
de Champ St Père.



Pour la Vendée, le bilan de cette terrible guerre même s'il est moins lourd qu'en 1918, est tout de même important. On dénombre :

- 17 000 prisonniers
- 4350 requis S.T.O
- 2000 combattants tués pendant la campagne 1939-1940
- Une vingtaine de prisonniers morts en captivité.
- 153 maquisards F.F.I.
- 93 civils victimes des bombardements alliés et ennemis
- 53 requis du travail morts en Allemagne.

Nous,

jeunes enfants du XXIème siècle,
devons garder en mémoire ce passé et
rendre hommage aux hommes et aux
femmes qui ont su combattre pour notre
liberté.

Léon Martin

Fils d'un instituteur laïc qui avait pris sa retraite à Champ-Saint-Père, Léon Martin y résida de 1912 au 31 décembre 1970, date de sa mort. Il repose dans le cimetière de la commune, près de son père, sous une dalle anonyme, selon sa volonté.



Son père Pierre Martin était un ami de longue date de Georges Clemenceau; sur la fin de sa vie, le "Tigre" alors qu'il venait régulièrement à Saint-Vincent-sur-Jard, aimait passer quelques heures chez ses amis à Champ-Saint-Père. Parmi les anciens élèves de l'école de la gare, certains se souviennent encore d'être allé avec leurs maîtres, offrir des fleurs à notre prestigieux compatriote.

Instituteur laïc formé à l'école de Jules Ferry, dans la grande tradition républicaine des fondateurs de la III^e République, Mr Martin Père avait élevé son fils dans cette tradition, dont il ne dévia jamais.

Après l'école primaire, Léon Martin (né le 19 septembre 1879 à Saint-Cyr-en-Talmondais) fit de bonnes études au Lycée de La Roche-sur-Yon où il obtint le baccalauréat; il était en outre licencié en droit.

Après quelques années dans l'administration judiciaire, il fut mobilisé en 1914; blessé grièvement, il termina la guerre comme lieutenant. Chevalier de la Légion d'Honneur et titulaire de la Croix de Guerre avec palme. Dès que remis de ses blessures, il avait été appelé au Cabinet de Clémenceau alors Président du Conseil et Ministre de la Guerre, en qualité de secrétaire particulier. Il demeura dans ces fonctions jusqu'à la fin du Cabinet Clemenceau puis regagna Champ-Saint-Père qu'il ne devait plus quitter, sauf pour la période de la Libération.

Il fut un temps conseiller municipal avec Mr Trenit, maire mais ne postula jamais d'autre mandat, désirant vivre en dehors des luttes politiques.

Célibataire, de caractère indépendant, il vivait simplement, de revenus modestes ; il avait accepté d'être nommé juge de paix suppléant à Moutiers-Les-Mauxfaits, il le demeura jusqu'à la suppression de ce tribunal.

Léon Martin jouissait de la réputation d'un honnête homme, le trait dominant de son caractère étant la loyauté intellectuelle et la fidélité à ses amis.

Dès 1940, il avait opté pour les idées de Résistance contre le Régime de Vichy, défendues par le Général De Gaulle...En 1943 lorsque pour répondre aux instructions du Comité Français de Libération Nationale, on dut désigner en Vendée la personnalité apte à devenir Préfet de la Libération, le choix se porta très rapidement et unanimement sur Léon Martin ; la proposition transmise au délégué en France du C.F.L.N. (qui était à l'époque Mr Michel Debré) fut agréée. Pendant plusieurs mois, Léon Martin parcourut le département visitant ses amis pour la constitution du Comité départemental de Libération et de son équipe préfectorale, au risque souvent d'être arrêté et déporté.

Enfin le 17 septembre 1944, jour de la Libération de La Roche-sur-Yon, il était intronisé dans ses nouvelles fonctions ; il y demeura jusqu'au 14 juillet 1945.

(Renseignements recueillis auprès de Monsieur Alcide AUGUSTE qui résidait à Champ-Saint-Père dans la maison qui fut celle de Monsieur MARTIN. Président de la Section départementale des Médailleurs de la Résistance Française, Monsieur AUGUSTE était le mandataire de l'organisation "Libération Nord" qui vint contacter Léon MARTIN en octobre 1943).

Quelques anecdotes écrites par Fernand Barraud pour préparer la rencontre avec les élèves de l'école St Pierre du 14 mai 2009

« Départ pour le régiment le 20 octobre 1937- Retour le 12 mai 1945.

Pour le régiment rejoindre le 95^{ème} R.I à Cosnes sur Loire dans la Nièvre. Au mois de novembre 1937, départ pour Bourges faire le peloton des caporaux jusqu'au 15 mars 1938. Nommé caporal, retour à Cosnes affecté comme gérant au foyer du soldat.

Décembre 1938, retour à la 10^{ème} compagnie comme instructeur au peloton des jeunes nommé sergent au mortier de 60.

Départ début août direction Sarreguemines à la frontière allemande. Trois jours d'attente pour la déclaration qui aura lieu à 15h30. Les allemands sont à 200mètres, aussitôt les premiers coups de feu. Sur le soir, retour au calme. La nuit pas question de dormir, le moindre bruit donne peur. Le deuxième jour après les tirs d'artilleries nous avançons dans les bois, un copain à côté de moi a été tué par une mine. Les éclats ont percé mon bidon. Le lendemain, le 2^{ème} mort et des blessés pendant 15 jours. Ensuite, la relève.

10 jours à l'arrière mais à côté de l'artillerie. Les Allemands nous arrosent plusieurs morts et blessés.

A la fin octobre, la relève, direction Hasbrougne sur la frontière belge. Notre boulot : mettre des barbelés, faire des tranchées.

Nommé sergent chef, retour à Bourges pour faire l'instruction aux réservistes.

Grande pagaille. Pour l'habillement : un pantalon bleu horizon, une veste kaki. Armement de la guerre 14-18.

Pour moi, je suis reparti en alsace sur le bord de Rhin dans les casemates. Les obus allemands tirent dans l'eau. Notre casemate est inutilisable.

La grande pagaille commence pour nous, repli dans les Vosges fait prisonnier le 21 juin 1940 à Corcieux, à 18 heures, par un jeune allemand très gentil avec nous mais ensuite le gros de la troupe arrive. Ce n'est pas la même chose. Ils nous enlèvent les montres, les couteaux et portemonnaies. On nous dirige sur le bord du Rhin à Neuf-Brisach, ville fortifiée à 2 kilomètres du Rhin, nous étions plusieurs milliers dans une prairie sous la pluie et les orages. Toute l'armée de l'Est est rassemblée. Là, c'est la faim et la soif : un litre d'eau pour 6, un petit morceau de pain sec. Rien pour se laver. Pour moi, j'ai eu la barbe et les cheveux longs pendant six mois, les poux et les puces. Après quatre mois de grande misère direction l'Allemagne puis le bateau à Strasbourg jusqu'à la Hollande ensuite au stalag GF. Là, un matricule, plus de nom. N°35.485.

Grand nettoyage tous les poils du corps sont rasés. Nous étions méconnaissables comme les moutons tondus. Après huit jours passés là-bas, départ pour Solingen. 145 dans un commando avec barbelés électrifiés, lits à trois étages couché sur une planche, juste une couverture. Le soir, les Allemands nous prennent nos vêtements pour éviter la fuite.

Pour les repas, nous avons toujours de la soupe ou plutôt de l'eau. A 9 heures, Appel. Quelques fois, il faut une heure pour compter 150 personnes.

Premier jour de travail, petit groupe de 12 pour nettoyage d'un jardin public. On donne une faux à un étudiant pharmacien, il faut voir le boulot ! Sur les 12, on n'est que deux cultivateurs à voir le travail mais le gardien n'est pas méchant.

Après un an à la ville, je pars travailler chez un jardinier avec un autre copain. Pour le boulot, ça peut aller mais notre patron est un vrai nazi. A 30 ans, il n'est pas mobilisé, il fait des rondes jours et nuits en ville. C'est un vrai nazi. Il a pas mal de difficultés avec nous pour la casse. Sabotage dans les plants, il nous renvoie tous les deux.

Changement de Kommando, je pars travailler dans une laiterie, boulot plus plaisant. Nous sommes 6. Les patrons ne sont pas nazis. Toujours une chose à déplorer, c'est la nourriture de la ville mais un peu d'à côté avec le beurre et le fromage.

La débâcle arrive, nous évacuons. Direction inconnue. 21 jours de marche jusqu'à Hanovre souvent sous les bombardements anglais. Tous les jours quelques morts dans nos rangs.

Placés dans un champ, nous attendons tous les jours le départ : 8 jours d'attente.

Le samedi, départ pour le train. Retour par le Hollande, le casse-croûte est très facile à manger.

En hollande, un bon repas et deux jours sur place.

Départ pour le train, direction la Belgique. Namur, arrivée à 12 heures pour la soupe. Un peu mieux. Le soir, départ mais nous sommes plus. Nous nous installons dans les wagons à bestiaux, direction le Mans. Un repas de servi. Direction Nantes. Arrivée le soir à 20 heures. Départ à 22heures par car direction la Roche. A la Roche, nous nous rendons à la caserne pour les papiers. Ensuite, nous allons à la foire pour monter sur les chevaux de bois.

Le lendemain, départ pour Fontenay-le-Comte. Passage à la caserne Belliard pour les papiers.

Départ à 5h30 en voiture arrivée à Montreuil à 7h30 en passant par Loix conduire un copain malade. Le premier que j'ai rencontré, c'est Simon Barreaud. Ensuite, arrêt chez Josette qui était encore au lit. Arrivée chez nous à 10 heures. Le jour le plus long. »

Bibliographie :

Regard sur la résistance luçonnaise et le maquis L4, Capitaine Auguste, 1946

Louis Buton : Un Vendéen résistant et déporté, Geste éditions

Armand Giraud : Un instituteur résistant et déporté, Geste éditions

La Vendée en guerre 1940-1945, Ouest-France

Balcons sur le marais : Champ-Saint-Père, Saint-Vincent-sur-Graon Abbé André Bouchet

Sites Internet :

www.histoire-memoire-passion-85.fr: site évoquant la guerre aux sables d'Olonne

<http://pagesperso-orange.fr/vmhv/dossier2/page4.html> : site sur la Vendée pendant la guerre

<http://hervej1.free.fr/>: site sur l'histoire de Champ St Père



**Ce livre a été écrit par la classe de Cycle 3
de l'école St Pierre de Champ St Père en 2008-2009 grâce
aux témoignages des résidents du Foyer « Beauséjour »**

